

« Le masque et la plume » : Intertextualités dans les œuvres d'André et de Simone Schwarz-Bart

Odile Hamot, Université des Antilles 
Kathleen Gyssels, Université d'Anvers 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 15, n° 2 : « Intertextualités dans les œuvres d'André
et de Simone Schwarz-Bart », dir. Kathleen Gyssels et
Odile Hamot, décembre 2021

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Odile Hamot et Kathleen Gyssels, « Le masque et la plume » :
Intertextualités dans les œuvres d'André et de Simone Schwarz-
Bart », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 15,
n° 2, 2021, p. 1-7. doi.org/10.51777/relief11435

« Le masque et la plume » : Intertextualités dans l'œuvre d'André et de Simone Schwarz-Bart

ODILE HAMOT, Université des Antilles

KATHLEEN GYSSELS, Université d'Anvers

Résumé

L'œuvre commune ou individuelle d'André et de Simone Schwarz-Bart constitue un champ d'expérimentation et de réflexion particulièrement riche sur la question de l'intertextualité. Cette notion, délestée de toute assignation théorique trop contraignante, est envisagée dans ce dossier thématique sous l'angle du dynamisme relationnel qu'elle engage. Elle invite à une réflexion collective sur les liens que l'œuvre schwarz-bartienne entretient avec un dehors que sa spécificité au sein de l'espace littéraire exige de repenser constamment.

C'est de l'élégant titre d'une célèbre émission littéraire sur France Inter, « Le masque et la plume », que s'autorise, par un clin d'œil amusé, le présent numéro de *Relief*. À travers une sorte de mise en abyme de son propos, il s'offre en effet de tenter de déceler, dans l'œuvre du plus fameux couple de la littérature antillaise francophone, André et Simone Schwarz-Bart, non quelque dimension carnavalesque, non quelque duplicité de la double figure auctoriale, mais bien plutôt les jeux masqués de la plume. En d'autres termes, il s'agit de la présence, par-delà le discours du récit, d'une parole seconde venant rejoindre le discours premier, lui faire écho, s'y superposer, le nourrir, pour ainsi, dans cet enchevêtrement de voix et d'horizons pluriels, conférer une richesse rhizomatique à cette œuvre écrite à deux ou à quatre mains. Nous avons voulu souligner cet aspect en ornant la couverture du numéro par le magnifique « Hommage à André Schwarz-Bart » de Philippe Ancel (Fig. 1). Ce peintre nancéien (1938-2021), qui est d'ailleurs un neveu de l'écrivain, met en exergue de son catalogue d'exposition *Regards d'absence* une citation d'André Schwarz-Bart : « Chaque dessin de Philippe Ancel nous met en présence d'un drame enfoui ». Le même constat s'appliquerait bien évidemment aux écrits de Schwarz-Bart. Dans ce même catalogue, le peintre reproduit à côté de son tableau dédié à André un extrait de l'épilogue du *Dernier des Justes*, chef-d'œuvre récompensé par le Prix Goncourt 1959 :

Ainsi donc, cette histoire ne s'achèvera pas sur quelque tombe à visiter en souvenir. Car la fumée qui sort des crématoires obéit tout comme une autre aux lois physiques : les particules s'assemblent et se dispersent au vent, qui les pousse. Le seul pèlerinage serait, estimable lecteur, de regarder parfois un ciel d'orage avec mélancolie¹.

1. André Schwarz-Bart, *Le Dernier des Justes*, Paris, Seuil, 1959, p. 346. Cité dans Philippe Ancel, *Regards d'absence*, Ars-sur-Moselle, Serge Domini Éditeur, 2016, p. 24.



FIG. 1. Philippe Ancel, « Hommage à André Schwarz-Bart » (2015), dans *Regards d'absence*, Ars-sur-Moselle, Serge Domini Éditeur, 2016, p. 23.

Voilà que, dès la couverture de ce numéro, des rapports dynamiques et réciproques se tissent entre l'œuvre schwarz-bartienne et l'univers de la peinture, soulignant ainsi notre parti pris de partir d'une définition élargie de la notion d'intertextualité. Par ce terme, nous voulons entendre, en dehors de tout étroit carcan théoricien et dans un parti pris assumé de souplesse et de liberté, le mouvement d'un texte vers un autre, voire d'un univers imaginaire vers un

autre. Plus que la « textualité », c'est ainsi le fondamental tropisme vers l'altérité – qu'elle soit littéraire ou artistique –, le dialogue tacite des œuvres avec un dehors qui ne s'assimile pas simplement à la pure extériorité mais exige d'être repensé dès lors que l'œuvre redéfinit son centre entre les deux pôles constitutifs de la figure auctoriale.

On l'aura compris, le phénomène que ce numéro voudrait cerner ne se laisse pas gloser par l'acception restrictive que revêt le terme « intertextualité » sous la plume de Gérard Genette – la « relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire, éidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre² » –, mais renvoie bien plutôt à ce que l'auteur de *Palimpsestes* définit par « transtextualité », c'est-à-dire la « transcendance textuelle du texte » ou « tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète avec d'autres textes³ », ou encore à ce que Michael Riffaterre saisit comme « la perception, par le lecteur, de rapports entre une œuvre et d'autres qui l'ont précédée ou suivie⁴ ».

L'envisageant dans un sens englobant, les contributeurs de ce numéro de *Relief* se sont donc emparés du concept de l'intertextualité en l'élargissant. D'une part, des effets spéculaires entre romans signés Simone Schwarz-Bart et André Schwarz-Bart peuvent être analysés. D'autre part, il peut inclure le phénomène de l'autotextualité, c'est-à-dire, selon la définition de Lucien Dällenbach, « l'ensemble des relations possibles d'un texte avec lui-même⁵ », les rappels multiples et divers au sein d'une œuvre dont nous pourrions donner maints exemples. La métamorphose en chien n'est qu'un premier « mot passant » et un très redondant motif, du *Dernier des Justes* (1959) à *L'Étoile du matin* (paru à titre posthume en 2009). Par exemple, lorsqu'Ernie Lévy est rossé par les Pimpfe, il sent en lui la bête obscure préparer son aboiement. C'est au moment où ils le déculottent et menacent de lui couper son sexe qu'il sent « la bête naissante envahi[r] la gorge [...] et il émit son premier aboiement⁶ » ; plus loin, dans un bar de Marseille, le jeune homme est la cible de la méchanceté et la honte font de lui à nouveau cet être dénaturé qui couve en lui : Ernie « pousse de rauques aboiements comme à la mort et aboie, aboie, sans fin...⁷ ». Dans le premier titre paru à titre posthume, Haïm Schuster, rescapé de la Shoah, se souvient pour sa part que : « À l'intérieur du ghetto, on disait qu'au dehors le désespoir avait transformé certains juifs en chiens qui couraient à travers les campagnes, parfois réunis en bandes que les paysans polonais poursuivaient à coups de fusil⁸. »

Les chercheurs qui se sont prêtés à la réflexion plurielle qui nourrit ce dossier étaient invités, au-delà du seul constat des relations intertextuelles, à la formulation d'hypothèses de lecture sur le sens profond de l'œuvre soumise à leur étude, spéculations visant à faire surgir ce qui se dissimule entre les lignes, une profondeur, une richesse inaperçues du texte. Car la relation

2. Gérard Genette, *Palimpsestes, La Littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 7.

4. Michael Riffaterre, « La Trace de l'intertexte », *La Pensée*, n° 215, 1980, p. 4.

5. Lucien Dällenbach, « Intertexte et autotexte », *Poétique*, n° 27, 1976, p. p. 283.

6. André Schwarz-Bart, *Le Dernier des Justes*, *op. cit.*, p. 266.

7. *Ibid.*, p. 327.

8. André Schwarz-Bart, *L'Étoile du matin*, Paris, Seuil, 2009, p. 173.

intertextuelle ne s'exprime pas, il va sans dire, dans la gratuité d'un jeu virtuose et séduisant, mais engage fondamentalement un questionnement herméneutique sur le projet global d'écriture qu'il s'agit de mettre au jour. C'est ce parcours que les études recueillies dans le présent numéro se sont proposé d'explorer, selon des approches et des cheminements divers, au sein de la littérature ou en ses entours.

Au total, trois grands axes sont à distinguer dans ce dossier. Un premier ensemble d'études envisage la question intertextuelle à travers les ponts et passerelles qui font entrer l'œuvre schwarz-bartienne dans un rapport dialogique avec les écrits et l'univers d'autres grands écrivains des Amériques. Ainsi, le premier roman schwarz-bartien qui a suivi les débuts fulgurants de l'auteur porte non seulement une dédicace au poète Aimé Césaire, mais il reprend dans le corps du texte une injonction de cette figure tutélaire. Mosaïque de citations, *Un plat de porc aux bananes vertes* illustre brillamment le fait que tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. Sous le titre « Les fragments d'un retour : le Saint-Césaire d'*Un Plat de porc aux bananes vertes* », Robert Miller et Gloria Onyeoziri-Miller (University of British Columbia) démontrent l'existence, au sein du roman à quatre mains de 1967, d'un intertexte césairien à caractère dialogique, impliquant, dans une perspective héritée de Bakhtine, la présence « semi-cachée » – semi-masquée – d'un véritable dialogue entre les auteurs, irréductible à un simple système d'échos stylistiques. Cet intertexte dialogique est examiné, d'une part, au sein de l'entreprise diariste de l'héroïne du roman, Mariotte, et d'autre part, au-delà du contenu fictionnel, à travers un propos métatextuel où s'énonce sans doute un enjeu majeur de l'écriture du couple d'écrivains. La thématique transversale de l'exil et du retour constitue en effet un fil rouge de titre en titre chez les Schwarz-Bart, de même que le poète de la négritude sut le premier faire du *Cahier* le moyen d'une interrogation constante, dans et à travers l'écriture, du sens et de la vulnérabilité du lien, dans un monde dévasté, menacé et menaçant.

C'est une autre grande figure de la littérature martiniquaise, ayant fait son entrée sur la scène littéraire à la même époque qu'André Schwarz-Bart, que convoque la réflexion d'Olivier-Serge Candau (Université des Antilles) dans une étude comparative de l'usage du trait d'union dans *Pays rêvé, pays réel* d'Édouard Glissant et *L'Ancêtre en Solitude*, signé de Simone et André Schwarz-Bart en 2015. Chez les deux auteurs, ce discret signe linguistique reliant deux unités lexicales est approché comme une trace « interlectale » signant la présence vivante de la langue créole au cœur de la syntaxe française, mais également comme le moyen d'un enrichissement lexical mutuel des deux langues.

Vanessa Massoni da Rocha (Universidade Federal Fluminense), pour sa part, élargit le champ comparatiste en direction de l'Amérique du Sud en examinant la place et la fonction de la cuisine créole dans ces deux zones de contact que sont l'archipel caribéen et le Brésil. Elle met ainsi en lumière les fonctions de l'art gastronomique dans l'œuvre fictionnelle respective de Simone Schwarz-Bart et de l'auteur brésilien Jorge Amado (1912-2001), en tant qu'entreprise identitaire et communautaire authentique. Aux Antilles comme au Brésil, manger est toujours beaucoup plus que manger : l'art culinaire parle d'amour et de mort, exalte, dans la consécration du présent, l'imprégnation du passé.

Un second ensemble d'articles interroge le concept d'intertextualité au cœur même de l'œuvre à deux ou à quatre mains d'André et de Simone Schwarz-Bart. Deux articles s'attachent à explorer à nouveaux frais la question de la réversibilité de leur œuvre commune et les relations qui s'y tissent : celui d'Elise Finielz (Cornell University) et celui d'Odile Hamot (Université des Antilles). La première s'attache à établir un pont inaperçu entre *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (1972) de Simone et *Le Dernier des Justes* (1959) d'André, dans une approche récusant « toute analyse concurrentielle et hiérarchique » des deux œuvres. Les deux romans, l'un de l'épouse, l'autre de l'époux, se correspondent tout naturellement. Au-delà des contextes socio-historiques spécifiques, la protagoniste Télumée se voit de la sorte élevée au rang de « Juste » de la Caraïbe, au même titre qu'Ernie Lévy au sein de la communauté juive d'Europe. Entre le hassidisme et la culture magico-religieuse de la Caraïbe, un parallélisme peut alors être établi, permettant la mise en lumière d'une « intention poétique », un dessein profond qui s'exprime en termes éthiques dans leur volonté commune de transcender tous les clivages qui fractionnent l'être.

Ce sont également les ponts entre les œuvres des deux écrivains que met en lumière Odile Hamot, à travers un examen de leurs « seuils ». En effet, ces avant-textes souvent oubliés, intermédiaires entre le dedans et le dehors du texte, expriment bien souvent les enjeux majeurs de l'œuvre. Quatre romans sont examinés, à savoir *L'Ancêtre en Solitude*, *La Mulâtresse Solitude*, *L'Étoile du matin* et *Adieu Bogota*, en quête d'une parole intertextuelle résonant d'un livre à l'autre et signant le rapport intersubjectif, profond et intime, qui se noue entre les deux instances de la relation auctoriale. L'étude montre ainsi comment se donne jour une écriture de la relation conjugale, dans la réciprocité d'un don d'amour qui ne se distingue pas d'un don d'écriture, et dans le vœu, à la fois magnifique et fou, de transcender la mort. C'est par cette portée à la fois intime et éthique que se définit le sens profond, demeuré étrangement inaperçu, du roman qui signa douloureusement la fin de la vie littéraire publique d'André, *La Mulâtresse Solitude*.

Ce premier roman antillais d'André fait également l'objet de la réflexion d'Esther Eloidin (Université des Antilles) qui envisage la composante musicale du texte sous l'angle d'une « intermélodicité », comprise comme transposition dans le domaine musical de la notion d'intertextualité. La présence de la musique dans le roman donne lieu à un examen de la façon dont l'auteur procède à la composition de nouvelles chansons sur la base de mélodies existantes (une biguine du XIX^e siècle ou *La Marseillaise*, par exemple), mais aussi de la fonction déterminante qui lui est assignée dans un ouvrage qui met en œuvre une véritable « poétique sonore » : celle de permettre à l'individu d'affronter l'abjection et l'horreur.

Enfin, c'est « Une autre Histoire » que Frances J. Santiago Torres (Université de Porto Rico) se propose d'examiner dans l'œuvre de Simone Schwarz-Bart, à travers le mouvement, le flux d'une oralité qui vient innover le texte et lui conférer son épaisseur. C'est par « l'utilisation du conte, des chants, des proverbes et des devinettes – entre autres manifestations de la tradition orale et la performance du conteur – que l'auteur transmet le vécu antillais ». L'entrecroisement de la culture populaire et de la tradition écrite, des discours quotidiens et des formules du conte antillais, contribue ainsi à la reformulation d'une nouvelle histoire, non

plus celle des grands faits de l'histoire officielle, mais celle, plus modeste, faite d'expériences vécues, des gens ordinaires. Frances Santiago démontre ainsi comment l'oralité est créatrice de cette nouvelle histoire et que, dès lors, la parole peut devenir « le fil invisible qui unit toutes les communautés de la Guadeloupe et leurs habitants ».

À ces articles viennent s'ajouter quelques contributions consacrées aux « actualités schwarz-bartiennes ». D'abord, William F.S. Miles (Northeastern University of Boston) interroge le compositeur et saxophoniste Jacques Schwarz-Bart, fils d'André et de Simone, sur l'impact du double héritage juif et caribéen sur son œuvre musicale. Un deuxième entretien, conduit par les rédactrices de ce dossier, met à l'honneur la récente adaptation en bande dessinée de *Ti Jean L'Horizon*, dont l'éditeur nous a généreusement permis de prépublier quelques planches. L'entretien avec le dessinateur guadeloupéen Roland Monpierre offre un regard privilégié sur sa collaboration avec Simone Schwarz-Bart et sur les enjeux artistiques de son adaptation du texte romanesque.

Cette actualisation du roman paru en 1979 sous une autre forme et peut-être destiné à un public plus large invite à interroger la pertinence de *Ti Jean L'Horizon* pour le lecteur antillais d'aujourd'hui. Il suffit de lire l'essai de Marie-José Nzengou-Tayo pour être convaincu de son actualité. Elle propose d'approcher le roman sous un nouvel angle, examinant l'odyssée de Ti Jean du point de vue de l'écocritique et d'une lecture décoloniale de l'Histoire guadeloupéenne. Car la quête de Ti Jean aborde aussi les enjeux environnementaux hérités du passé esclavagiste et inhérents aux changements climatiques de la région. Il s'agit bel et bien d'un roman précurseur des récents appels à la préservation des paysages sinistrés par les cataclysmes de tous ordres, au respect de la forêt vierge et des biotopes insulaires, et à la lutte contre le dérèglement climatique aux Antilles.

Une contribution de Kathleen Gyssels qui fait état de ses dernières découvertes dans le domaine des intertextualités schwarz-bartiennes vient clore la rubrique des « Essais ». Partant d'un lieu de rencontres et de débats qui a vu le jour dans l'après-Congrès des Écrivains et Artistes noirs, en 1956 à la Sorbonne, elle esquisse le réseau des « intertextualités spéculatives » qui ont pu se tisser entre André Schwarz-Bart et des écrivains et artistes d'horizons divers, tous hôtes du Moulin d'Andé en Normandie, à un moment ou un autre. Dans ce réseau parfois vertigineux, elle s'intéresse notamment à trois auteurs, certes de stature et de posture différentes, Georges Perec, à Arnaldo Palacios et à Richard Wright, mais qui tous trois ont pu marquer profondément Schwarz-Bart.

Pour finir, ce numéro de *Relief* accueille une note de lecture par Fanny Margras (Université des Antilles) d'*Hommage à la femme noire*, dont la réédition récente, près de trente ans après sa parution initiale, redessine, par les choix éditoriaux opérés, le sens même d'un projet d'écriture qui, d'une édition à l'autre, hésite entre signature individuelle et cosignature. Le numéro s'enrichit également d'un compte rendu, par Annelies Schulte Nordholt (Université de Leyde), de *Témoignage et Littérature après Auschwitz* de Fransiska Louwagie, qui porte entre autres sur l'œuvre d'André Schwarz-Bart.

Philippe Ancel, dont un magnifique dessin sert d'illustration au présent numéro, avait intitulé son ouvrage *Regards d'absence*, non pas sans doute seulement afin célébrer ceux à qui fut nié le droit même d'avoir un visage, mais pour magnifier l'appel muet, l'adresse instantane qu'il percevait dans leur regard. Ce beau titre glose en quelque façon le dessein qui a animé toutes les études ici réunies, désireuses elles aussi d'interroger l'absence et de la transfigurer en présence, en posant sur l'œuvre d'André et de Simone Schwarz-Bart un regard, toujours singulier, susceptible de saisir la tension secrète qui l'habite vers cet Autre, quel qu'il soit, dont elle vit d'accueillir le regard. Entre les regards d'absence du masque et le vœu de présence de la plume, s'ouvre, tel l'arbre aux branches de racines que peignait Ancel, l'espace d'un questionnement critique pluriel et libre.

Bibliographie

- ANCEL Philippe, *Regards d'absence*, Ars-sur-Moselle, Serge Domini Éditeur, 2016.
DÄLLENBACH Lucien, « Intertexte et autotexte », *Poétique*, n° 27, 1976, p. 282-296.
GENETTE Gérard, *Palimpsestes, La Littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.
RIFFATERRE Michael, « La Trace de l'intertexte », *La Pensée*, n° 215, 1980, p. 4-18.
SCHWARZ-BART André, *Le Dernier des Justes*, Paris, Seuil, 1959.
— *L'Étoile du matin*, Paris, Seuil, 2009.